

ALFRED REBOUX Propriétaire-Gérant

ABONNEMENTS :

Bournaux-Tournaing : Trois mois... Six mois... Un an...

Neud, Pas-de-Calais, Somme, Aisne, trois mois... 15 fr.

En France et l'Étranger, les frais de poste en sus.

Le prix des Abonnements est payable d'avance. — Tout abonnement continue, jusqu'à réception d'avis contraire.

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LEGALES et JUDICIAIRES

ALFRED REBOUX Propriétaire-Gérant

INSERTIONS :

Annuaire : la ligne... Réclamations... Faits divers...

Les abonnements et les annonces sont adressés à Bournaux, au bureau du journal, à Lille, chez M. QUANDT, Libraire, Godefr. Place; à Paris, chez M. HAVAS, Libraire, rue C. 34, rue Notre-Dame des-Victoires (place de la Bourse); à Roubaix, chez M. FORTIN, rue de Valenciennes.

25 MARS

Table with 2 columns: Item (e.g., 5 0/0, 4 1/2, Emprunts) and Value.

27 MARS

Table with 2 columns: Item (e.g., 5 0/0, 4 1/2, Emprunts) and Value.

27 MARS

Table with 2 columns: Item (e.g., Actions Banque de France, Société. gén. détache, Crédit Foncier) and Value.

DEPECHE COMMERCIALES

New-York, 27 mars. Change sur Londres 4.84 1/2; change sur Paris, 5.16 3/4.

Havre, 27 mars. Coton : Ventes 500 b., marché inanimé, prix toujours faciles.

Liverpool, 27 mars. Coton : Ventes 5,000 b., marché calme, environ 1/16 baisse.

New-York, 27 mars. Coton : 11 1/2. Recettes de trois jours 22,000 b.

ROUBAIX 27 MARS 1877.

Bulletin du jour

Le scrutin qui a eu lieu dimanche à Bournaux, n'a pas produit de résultat définitif, ainsi qu'il était facile de le prévoir, en présence des quatre candidats plus ou moins communistes qui se disputaient les suffrages des électeurs; mais, comme on s'y attendait aussi, il a donné l'avantage au candidat intransigeant, M. Mie, que les amis de M. Naquet opposaient au pasteur Steeg, patronné à la fois, par M. Gambetta et M. Jules Simon.

M. Mie a obtenu 5,635 voix; M. Steeg 3,510, M. Saugeon 1,386 et l'ouvrier condonnier Castaing 328 seulement. Puisse ce dernier comprendre parson colossal fiasco, qu'il ne suffit pas

de savoir confectionner des souliers pour pré endre à l'honneur de confectionner des lois. Le suffrage universel ne pouvait pas lui signifier plus brutalement son arrêt :

Quant au candidat conservateur, M. l'abbé Chavauty, il a réuni autour de son nom 2,330 voix. C'est peu sans doute, mais c'est cependant un chiffre fort respectable, si l'on veut bien tenir compte de l'abstention presque générale des hommes d'ordre de toutes les nuances.

Il est bon, en effet, de remarquer que sur plus de 24 mille électeurs inscrits, il n'y en a eu guère plus de 13 mille qui ont pris part au scrutin : C'est presque la moitié. Or, si ces nombreux absténants, qui n'ont pas voulu voter pour aucun des candidats républicains, avaient fait leur devoir, ils auraient été plus que suffisamment en force, pour assurer une éclatante victoire au candidat conservateur, sur lequel ils auraient concentré leurs suffrages. Ce n'est donc qu'à leur coupable défaillance qu'il faut imputer la nullité de l'élection du 25 mars et probablement le prochain triomphe du candidat ultra-radical, M. Mie. Car, il arrivera à Bournaux, au scrutin de ballottage, ce qui est arrivé récemment à Avignon : Opportunistes, transigeants et intransigeants porteront leurs voix, comme un seul homme, sur le candidat démocrate le plus favorisé au premier tour, et nous aurons exactement, dans la Gironde, une nouvelle édition de l'élection de Vaucluse.

Tel est pourtant l'invincible courant qui nous entraîne vers l'abîme, grâce à la stupide indifférence et l'impardonnable incurie des ennemis de la Révolution ! Ils ont la Révolution en horreur, et dès qu'il s'agit de la combattre, de lui barrer le passage, ils sont incapables d'un effort pour s'unir, afin de s'opposer à ses envahissements progressifs. Ils voient monter le flot toujours grossissant de la démagogie, et au lieu de l'affronter résolument, ils font comme l'Autruche qui cache sa tête sous son aile pour ne pas voir le péril !

Et ce sont ces hommes qui constituent ce qu'on appelle le parti de l'ordre ! Mais qu'est-ce donc que ce prétendu parti de l'ordre, qui laisse le désordre se donner libre carrière et préparer sans obstacle le règne du bouleversement et de l'anarchie ? Si vous êtes des hommes d'ordre prouvez-le par vos actes et non pas seulement par vos paroles stériles, qu'emporte le vent. Partout où l'ordre est menacé, défendez-le, sans faiblesse, comme le soldat défend son drapeau. Sous l'empire du suffrage universel qui nous régit, c'est le nombre qui a toujours le dernier mot; et n'oubliez pas qu'aux élections générales, se livrera la grande bataille qui doit décider de vos destinées. Qu'attendez-vous pour préparer à ce redoutable assaut ? Qu'attendez-vous pour vous grouper et vous compter ? Aujourd'hui encore votre sort est dans vos mains; mais si vous persistez dans votre aveugle nonchalance et votre désastreux isolement, vous ne

larderez pas à voir commencer l'orgie révolutionnaire qui vous ensevelira sous ses ruines ! Avez-vous déjà oublié les sanglantes et sauvages leçons de la Commune de Paris ?

LÉON DUVILLIER.

CHRONIQUE

Trois élections de Conseils généraux ont eu lieu dimanche. En voici le résultat :

Canton de Vazzy (Nièvre) : M. Raignon, bonapartiste, élu par 1,552 voix contre 1,261 obtenues par M. Ducarroy.

Canton des Herbiers (Vendée) : M. Casimir Dulandreaux, élu par 1,851 voix. M. Mercerot, 1,130.

Canton de Tournon (Lot-et-Garonne) : MM. Roux, républicain, 730 voix; Noubel, bonapartiste, 651; de Pousargues, légitimiste, 364. Il y a ballottage.

Des avis de Constantinople, portent qu'un certain nombre de députés ottomans demandent qu'avant le commencement des travaux du Parlement, les membres de cette assemblée soient déclarés inviolables.

Des agents de l'Internationale, d'après des renseignements officiels, sont en ce moment en grand nombre à Londres. On suppose qu'une réunion des membres de cette société doit, avoir lieu cette semaine sur des convocations secrètes qui ont été envoyées dernièrement.

Les membres de la Colonie allemande à Paris, qui se sont réunis dans un banquet à l'hôtel Meurice, sous la présidence du représentant de la Bavière, pour célébrer l'anniversaire de l'empereur Guillaume, ont rédigé séance tenante un projet d'adresse au souverain allemand, qui lui a été adressé par l'intermédiaire de l'ambassade à Paris.

Il y a quelques jours déjà que nous avons annoncé le dépôt fait par plusieurs évêques de protestations contre la suppression des bourses dans les séminaires. Nous apprenons que ces mêmes évêques ont pris la décision de constituer une Ligue universitaire, ayant pour but de maintenir ces bourses au moyen de dons volontaires, si les Chambres venaient à se rallier à la décision prise par la Commission du budget qui, comme on le sait, conclut à la suppression de ces bourses.

LETRES DE PARIS

(Correspondance particulière)

Paris, lundi 26 mars. Le scrutin d'hier à Bournaux n'a pas donné de résultat définitif, puisqu'il y a ballottage; mais le résultat final est facile à prévoir, c'est le citoyen Mie, l'avocat périgourdin, le candidat intransigeant qui a obtenu le plus de voix et qui, au second tour, ralliera toutes les voix des républicains.

L'élection de Bournaux est le digne pendant de l'élection de Vaucluse; là encore c'est le candidat le plus accentué qui l'emporte. Le fait est cependant plus significatif encore. Quand on fit à Bournaux la vérification des pouvoirs des membres de l'Assemblée nationale, M. Emmanuel Arago, voulant justifier ou excuser les scandales et les vic-

lences qui avaient accompagné les élections de Vaucluse, dit, que dans ce pays on avait le sang plus chaud qu'ailleurs. Si à Bournaux, où le sang est plus calme, où jusqu'à présent il n'avait été élu que des républicains relativement modérés, c'est un candidat intransigeant qui l'emporte aujourd'hui, il faut en conclure que l'esprit révolutionnaire suit sa marche logique et progressive; que les républicains modérés sont une espèce qui deviendra de plus en plus rare, et qui, avec le temps, devra complètement disparaître du Parlement républicain. Républicains modérés et opportunistes sont battus encore une fois; de nouveaux succès seront remportés par les intransigeants, et quand viendra la réaction ce n'est pas au profit des républicains modérés qu'elle se manifestera.

Hier à un lieu au théâtre du Chateaud'Eau une conférence présidée par M. Victor Hugo; le produit était destiné aux ouvriers lyonnais, et il a été fait une quête en faveur des détenus politiques. C'est M. Louis Blanc qui a parlé le premier, prêchant la croisade contre la misère.

La leçon de l'économiste socialiste a été incomplète quoique très-longue; elle aurait dû se borner au développement de cette idée : beaucoup plus de travail et de tempérance et moins de politique.

Quant au discours de M. Victor Hugo, il a un énorme défaut qui domine tous les autres : il est en prose au lieu d'être en vers. Victor Hugo, du reste, n'a fait que changer de maître; autrefois, il courtaisa le roi, aujourd'hui il flatte le peuple, il est le courtisan de la foule, et sa vanité sénile est au comble du bonheur, quand pour le récompenser, on lui apporte une couronne de papier doré, comme ont fait hier, les organisateurs de la conférence. Victor Hugo est un mouvement de modestie; il veut repasser la couronne à Louis Blanc, qui refusa et il se résigna facilement à la garder.

La fête n'aurait pas été complète si le citoyen Barodet, en qualité d'ancien maire de Lyon, n'avait tenu à prendre la parole au nom des députés et ouvriers de Lyon, et si, à la sortie du théâtre, il n'avait été opérés quelques arrestations pour rébellion aux agents de police. Naturellement quelques feuilles radicales, sont indignées de ce queques la république, la police ose arrêter des républicains.

La répartition des sommes provenant de quêtes, de souscriptions ou de fêtes organisées en faveur des ouvriers lyonnais, ne pouvait manquer de provoquer des récriminations. On sait que les sommes recueillies par les feuilles radicales, sont adressées à un comité radical lyonnais, lequel en fait un usage qui a déjà suscité des réclamations. D'un autre côté, la maréchale a envoyé, à l'archevêque de Lyon, 30,000 francs, pour qu'ils fussent distribués par les soins du clergé. Voilà l'Homme libre qui proteste en termes inconvenants. Ces gens-là auraient, sans doute, voulu que le club de la rue Grolée fût chargé de la répartition des secours.

On a beaucoup ri de l'aventure arrivée ces jours derniers à M. J. Simon. Un de ses condisciples, qui est médecin, alla le voir pour lui demander la révocation d'un préfet. M. J. Simon refusa. Irritation du docteur qui, regardant le ministre dans les yeux, lui dit en le quittant : « Soignez-vous, parce

que si vous ne vous soignez pas, dans trois mois, je reviendrai adresser ma requête à votre successeur; soignez-vous. » M. J. Simon tout interloqué ne sut au juste si le docteur l'engageait à soigner sa santé ou son portefeuille. Il vient de se décider à faire un voyage d'agrément et de santé; il part après-demain pour aller visiter Venise la belle.

Le premier dimanche de printemps n'a pas été favorisé par le temps, hier : les courses d'Auteuil ont été contrariées par des averses, et l'on commença à concevoir des craintes sérieuses en raison de la crue de la Seine.

(Autre correspondance.)

Paris, 26 mars 1877.

Les amis de M. Jules Simon le présentent comme étant de plus en plus embarrassé de sa situation; il aurait dit :

« La France est un bâtiment sur lequel nous naviguons; tout le monde a le mal de mer et voudrait aborder au premier port venu. »

Ce langage trahit bien de l'impuissance et de l'anxiété... La République n'est donc pas un port ?

Il se dit que M. Jules Simon, avant la séparation de la Chambre, aurait conclu avec les gauches une série d'arrangements relatifs aux diverses questions budgétaires contestées. Le ministre aurait promis les plus larges concessions, à condition qu'on voudrait bien mener le débat rapidement et lui laisser le loisir de préparer les futures élections départementales.

Les frères et amis de la République radicale et intransigeante, devraient bien prendre garde de ne point se hasarder sur le boulevard, hors des cafés sur la table historique desquels on écrit la dépêche célèbre : « Flambez Finances. » Il peut se faire qu'en dehors de ces lieux peu accessibles aux gens honnêtes, une oreille monarchique assiste d'aventure à leurs colloques, en vertu de cet axiome de Fénégare, que le meilleur moyen pour entendre, c'est encore d'écouter.

Voici donc ce qu'ils disaient, et l'on ne sera pas fâché peut-être de reconnaître le dessous des cartes du parti : « Un bon averti en vaut deux. »

Ils se proposent, au prochain ministère intransigeant, de faire passer, les cultes au ministère des affaires étrangères, sous ce prétexte que les prêtres ayant admis le Syllabus et prêté serment à un prince étranger, ont perdu leur nationalité et leurs droits de français, comme on les perd en acceptant sans autorisation un service militaire hors de son pays.

« Nous ne demandons pas mieux, » continuait Monsieur X., que de voir une souveraineté quelconque restituée au Pape, et au besoin, nous lui payerons encore, comme nous l'avons fait lors de notre dernier vote, un ambassadeur spécial. En revanche, le prêtre étant dénationalisé, n'a plus le droit de voter, ni de se mêler des élections à un titre quelconque. »

Ici M. X. a baissé la voix, parce que, à distance, il a discerné dans mon regard tout autre chose que de l'appro-

bation, mais je sais tout de même ce qu'il a murmuré à l'oreille de ses deux voisins : « On arrivera plus tard à demander à chaque français s'il croit à l'autorité du Pape et de l'Eglise, et quiconque aura répondu affirmativement sera déclaré échu du titre de Français et de ses droits de citoyen. » Qu'on se le dise et qu'on s'y attende. Au fond peut-être rien de bien nouveau; cela s'appelle la persécution, comme les exécutions de la Commune s'appellent le martyre.

On vient d'afficher pour la semaine de Quasimodo, c'est-à-dire pour la rentrée de la Faculté, l'ouverture du cours d'économie politique, récemment créé par NN. SS. les évêques à la Faculté catholique de Paris. Ce nouvel enseignement a été confié à M. Claudio Jannet, le jeune et heureux auteur d'un livre déjà célèbre et déjà passé au rang d'autorité : « Les Etats-Unis contemporains. » Si M. le sénateur Laboulaye a présenté dans son livre intitulé : « Paris en Amérique » le royaume de Nouveau-Monde, M. Claudio Jannet a fait de cette démocratie trop célébrée une véritable étude de publiciste et d'homme d'Etat. M. Claudio Jannet avait déjà prêté une collaboration distinguée et féconde à plusieurs recueils de législation et de jurisprudence; il avait, en outre, donné la mesure de son talent de parole, en se faisant entendre deux fois au Salon des Œuvres, où il avait eu le plus vif succès.

La séance du Salon des Œuvres qui clôturait cette première partie de l'année, jusqu'au mercredi de Quasimodo, empruntait un éclat particulier à la présence de M. l'abbé Duchesne, professeur d'archéologie à l'Université catholique de Paris. Ses deux thèses de Sorbonne avaient pour sujet, l'une : le Liber Pontificalis, qu'on pourrait appeler les chroniques de St-Denis de la Papauté; et la seconde, Macarius Magnes, texte grec récemment publié à l'imprimerie nationale, d'après les manuscrits, et qui nous peint une controverse païenne contre le christianisme naissant. C'est M. l'abbé Duchesne qui a retrouvé dans le couvent de Mont-Athos, ces fameuses scories sur Homère, dont on a fait à bon droit tant de bruit dans le haut monde savant. L'avis de plusieurs philologues éminents est que cette découverte comble la lacune des manuscrits de Venise.

Après M. l'abbé Duchesne, le Salon des Œuvres a entendu M. Xavier Roux, bien connu comme collaborateur de la Gazette de France. Il a présenté sur la région des Hautes-Alpes, son aspect, ses habitants, ses ressources, une étude qui révèle au plus haut degré les aptitudes de l'économiste et de l'homme politique. Nous allons chercher bien loin des beautés à admirer, des faits à connaître, des renseignements à recevoir, et nous perdons de vue cette vieille France si riche de son passé, si forte de ses antiques mœurs, si exemplaire dans sa foi religieuse et monarchique. C'est rendre un service que de mettre ainsi en lumière nos contemporains, moins connus de notre légèreté, que les paysans grecs et romains de notre érudition.

Fouilleton du Journal de Roubaix

DU 28 MARS 1877.

— 21 —

LA

ROUTE DE L'ABINE

PAR RAOUL DE NAVERY

X. RÉVÉLATION

(suite)

— Courage, mon enfant, dit le prêtre, votre mère vous sera rendue, et Dieu sait quelles joies naîtront dans l'avenir de la douleur présente.

Un moment après, une voiture passant sur le qual regard l'abbé de Hautmoustier et son compagnon; une demi-heure plus tard, ils étaient arrivés à l'hôtel Bellefleur. Minuit et demi sonnaient à l'horloge du vestibule.

Conrad s'élança dans la chambre de sa mère. La malade assise sur son lit éplait avec angoisse les bruits de la rue et ceux de la maison; elle rassemblait ses forces pour attendre, mais parfois de subites défaillances la rejetaient toute pâle sur ses oreillers, où elle restait quelques instants évanéie jusqu'à ce que la course d'une voiture, le son éclatant d'un timbre la tirassent de sa torpeur. Quand elle reconnut le pas de

Conrad dans l'escalier, quand elle le vit apparaître dans sa chambre à demi obscure, elle tendit vers lui ses bras tremblants, puis l'attira sur sa poitrine.

— Tu es un bon fils, dit-elle, un bon fils !

Conrad amena l'abbé de Hautmoustier au chevet de madame Bellefleur, et celle-ci, les mains jointes, les yeux brillants de fièvre, balbutia un remerciement entre-coupé par ses pleurs.

— Va, mon enfant, dit la malade à Conrad, va...

Le jeune homme se retira dans la pièce voisine, prêt à revenir au premier appel de sa mère.

Quand il se trouva seul, un monde de pensées nouvelles germa dans son esprit. Depuis trois heures il sentait son âme bouleversée. Tout à coup, sans transition, il apprenait que son cœur était vide, que la lumière manquait à son intelligence, et qu'il existait un bonheur dont jusqu'alors il n'avait pas eu sa part. Il voyait que faute de l'élément divin qui la vivifie, la créature, cette plante frêle qui a besoin de jeter ses racines en Dieu, se dessèche et meurt. Il venait d'entendre sa mère, que jusque-là il avait jugé heureuse, lui crier ses regrets avec désespoir, et lui montrer dans sa nudité terrible la plaie de son âme, en répétant avec des sanglots : — « Jemeurs de l'oubli de Dieu ! » — Et jusqu'à cette heure, il avait vécu sans éprouver en lui-même cette soif qui désaltère la foi. Il avait cru respirer, aimer, appren-

dre, grandir dans la science, et il avait oublié d'aimer la perfection, d'apprendre la vertu, de grandir dans la seule science nécessaire. Tout à coup, deux mains de mourant déchiraient le voile qui le faisait aveugle, et brusquement ébloui, terrassé par cette clarté, il demandait, comme Saul sur la route de Damas, quelle serait désormais sa voie, car déjà il aspirait à la vérité. Parfois, il lui semblait entendre des sanglots étouffés dans la chambre de sa mère, puis la voix de l'abbé de Hautmoustier montait calme et imposante, et dominait cet élan de douleur.

Pendant une heure, Conrad demeura dans le boudoir; tantôt il marchait à grands pas; tantôt assis devant une petite table, il plongeait son front brûlant dans ses deux mains. Quel mystère s'accomplissait dans la nuit, à deux pas, au chevet de cette mourante ? Le vieillard qu'il était allé chercher surutil-il le pouvoir de calmer madame Bellefleur ? Pour le faire, à quels moyens avait-il donc recouru ?

Enfin, la porte s'ouvrit, et l'abbé de Hautmoustier parut; il posa la main sur l'épaule de Conrad et lui dit avec une douceur extrême :

— Venez, mon fils. Conrad le suivit en chancelant. Quand il se trouva en face de madame Bellefleur, il poussa une exclamation de surprise en la retrouvant rayonnante, transfigurée. Son regard avait une expression de joie extatique, un sourire bienheureux entr'ouvrait ses lèvres. Ce

n'était plus cette femme folle de remords et d'épouvante qui deux heures auparavant lui peignait ses angoisses, c'était une créature rassérénée, confiante, allant vers un but lointain peut-être, mais que désormais elle était sûre d'atteindre. Conrad pressa ses deux mains sur sa bouche.

— Comme te voilà paisible, et comme tu sembles heureuse ! tu vas guérir, n'est-ce pas ? dis-moi que tu vas guérir !

— Mon bien-aimé, répondit madame Bellefleur, si je vis, je ne souffrirai plus jamais du mal qui me torturait, et si Dieu me rappelle, j'irai vers lui pleine de résignation et de confiance.

Conrad se tourna vers l'abbé de Hautmoustier.

— Il se fait donc encore des miracles ?

— Tous les jours, mon enfant, grâce au Ciel.

Puis le vieillard s'approchant de la malade :

— Je viendrai demain matin, dit-il, je vous laisse sous la garde de votre fils... adieu, mon cher enfant ! courage !

— Ah ! ce n'est pas seulement le courage que vous me rendez ! dit-il avec une émotion puissante. Un moment après, madame Bellefleur se trouvait seule avec son fils. — Dieu te récompensera, lui dit-elle, d'avoir été respectueux et soumis... ; de ma mort qui eût été pleine de ténèbres et de désespoir, tu vas faire une mort chrétienne et douce... ; je sais maintenant que mes fautes me seront pardon-

nées, je te légué le soin de les expier. La fin de ma vie doit être désormais toute la leçon de la tienne... Tu prends de moi trop tard ce que j'eusse dû t'enseigner tout enfant ! Mais tu écoutes mes suprêmes conseils avec un cœur docile, et ils germeront en toi ! Pauvre cher Conrad, je ne t'ai jamais mieux aimé, et pour aller vers Dieu, c'est presque dans tes mains que j'ai remis mon âme... Promets-moi de raconter un jour à Coelia ce qu'elle ignore, de lui dire que ma prière la plus ardente a été pour elle... ; promets-moi de l'attirer aux pieds de ce même crucifix sur lequel se collent mes lèvres refroidies...

Conrad ne répondit à sa mère que par un sanglot.

— Tu resteras respectueux et bon pour ton père, Conrad; seulement, si jamais il exigeait de toi un sacrifice pareil à celui qu'il m'a demandé, lutte, souffre, meurs, mais ne cède jamais !

Madame Bellefleur passa le reste de la nuit dans un paisible repos.

Au matin, Coelia pénétra sans bruit dans la chambre de la malade; Conrad lisait dans le volume oublié par l'abbé de Hautmoustier.

La jeune fille s'assit au pied du lit, et le premier regard de madame Bellefleur rencontra son visage attristé.

Le banquier, qui n'avait pas voulu réveiller sa femme à l'heure de son retour, vint peu après demander de ses nouvelles. La malade le rassura avec beaucoup de douceur, et lui témoigna

une tendresse qui le remua profondément.

Lorsque sonna l'heure qui devait ramener l'abbé de Hautmoustier, madame Bellefleur congédia tout le monde et fit mander Annette. L'excellente fille, qui avait passé toute la nuit dans l'antichambre, avait vu entrer le prêtre et compris quel drame intime se passait dans cette maison dont le seul semblait interdit à tout ce qui est saint. Si son attachement pour madame Bellefleur avait pu grandir, il l'eût fait à la pensée que sa chère matresse revenait aux enseignements de sa jeunesse.

Annette alla prendre dans sa cellule placée sous les combles une branche de buis bénit et posa un crucifix sur la table. Conrad la suivait d'un regard interrogateur. De temps en temps, madame Bellefleur retrouvait dans sa mémoire une phrase de prière, la répétait d'une voix tremblante ou s'aborbait dans la méditation.

(A suivre.)

Caisse d'épargne de Roubaix. Bulletin de la séance du 18 Mars 1877. Sommes versées par 171 déposants, dont 60 nouveaux. Fr. 19,553.00 130 demandes en remboursement. 18,294.75 Les opérations du mois de Mars sont suivies par MM. Eloy Toulemonde et Victor Defrenne, directeurs.